

Mene, Theqel . . .

février 13, 2010

Est-ce qu'un évêque catholique doit délaissier les matières économiques sous le prétexte qu'il doit s'en tenir aux matières religieuses ? En aucune façon ! On doit avoir une conception bien limitée de la religion si on ne peut pas concevoir que l'économie, l'art de gérer les biens matériels nécessaires à la vie, est entièrement gouvernée par l'idée qu'on se fait de la vie, et l'idée qu'on se fait de la vie dépend de la religion. Qu'est-ce en effet que la religion (ou son manque) si ce n'est cette vision totale de la vie selon laquelle un homme se lie (ou refuse de se lier) au Dieu qui lui a donné sa vie ?

Dès lors, si la multitude des hommes d'aujourd'hui pense que l'économie n'a rien à voir avec Dieu, c'est simplement parce qu'à l'avance ils pensent que Dieu n'existe pas ou n'est pas chose sérieuse. De même, quand ils s'interrogent sur une éventuelle vie après la mort, alors ou ils n'envisagent pas l'Enfer (« Nous irons tous au Paradis »), ou ils ne lui attachent aucune importance (« Au moins, tous mes copains y seront », plaisantent-ils). Et c'est sur ces présupposés que repose le glissement opéré de l'économie d'hier, l'économie de l'épargne, à celle d'aujourd'hui, l'économie des dépenses.

Hier, on ne dépensait pas plus qu'on ne gagnait. Pour investir, on épargnait d'abord, on n'empruntait pas. On n'épongeait pas une dette avec une autre dette. Aujourd'hui, dépenser est même devenu patriotique ! Tout le monde nagera dans la prospérité si seulement on dépense sans regarder à l'épargne. Donc il ne faut plus économiser, car l'argent qui dort ne sert à personne. Et pour faire n'importe quel investissement rentable, empruntez ! Et si jamais votre dette dépasse les limites, empruntez encore plus pour l'éponger.

Cette économie du bien-manger-bien-boire-et-être-heureux, a

été intellectualisée par l'économiste anglais bien connu et hautement influent, John Maynard Keynes (1883–1946), qui avait pour leitmotiv : « A la fin, on meurt tous ». Dans les années 1970, le Président Nixon (1913–1994) reconnaissait : « Nous sommes tous des Keynésiens aujourd'hui ». Et depuis 1970 la construction d'une économie keynésienne ne s'est plus ralentie, même elle s'est envolée jusqu'à atteindre l'orgie frénétique des prêts, des emprunts et des dépenses folles des années 2000. Cette orgie a été possible parce que le plus grand nombre des gens a abandonné le sens commun qui refusait de dépenser plus qu'on ne gagnait et qui fuyait toute dette. « Ne soyez en dette avec personne, si ce n'est de l'amour mutuel », dit la Parole de Dieu (Rom. XIII, 8) et aussi : « Celui qui emprunte est l'esclave de celui qui prête » (Prov. XXII, 7).

Aujourd'hui, le monde se rend ainsi esclave des hommes d'argent, l'économie orgiaque s'écroule et cette chute n'est point terminée. Le chômage est bien plus important que les politiciens ne peuvent admettre officiellement, et, néanmoins, ils continuent à engranger des voix lors des élections en promettant au peuple du travail et des largesses gratuites. Ce sont les politiciens qui ont encouragé ces attentes sans réalité, car ces promesses qu'ils ne peuvent tenir leur assurent le pouvoir. Les peuples sont presque à bout, sur le point de se révolter, ils se mettent en colère. Et que vont faire les politiciens ? Pour que les peuples ne pensent plus à leurs problèmes domestiques, on lancera la guerre à l'étranger. La guerre est proche, juste au pas de notre porte, qui sera suivie, si Dieu le permet, du Gouvernement Mondial des usuriers. Tout cela parce que les gens ont pensé que Dieu n'avait rien à voir avec leur vie de tous les jours, et que cette vie quotidienne n'avait rien à voir avec Dieu.

Mais relisez Daniel V, 5–6 et 24–28 ! Dieu a compté notre règne (Mené), nous avons tous été « pesés dans la balance et trouvés légers » (Theqel), notre monde de plaisirs est

condamné (Pharès). Il ne nous reste qu'à prendre notre médecine.

Kyrie eleison.